

Exilée

Robin Guilbaud

Des petites taches d'encre, oui, j'en ai beaucoup, dans mon cou souvent, elles changent de place au gré des saisons. Je les cache. Je mets une belle écharpe, toute douce, en mérinos. Elle me caresse quand je me balade.

Je vais souvent au jardin du Luxembourg, m'aérer, il a neigé ce matin. Il reste des traces de neige qui se mélangent à la boue. Ça fait des traînées gadoueuses dans lesquelles je trempe un peu involontairement mes bottines. Midi a passé, c'est le soleil jaune pâle des beaux jours d'hiver à travers les branches chauves des arbres. Je n'ai pas mangé. Je ne veux pas rentrer.

Je reste longtemps à regarder les gens, il y en a qui font du sport, avec un coach, qui tapent des bras en haut, et des jambes en bas, qui sautillent. Là-bas, sur les chaises du jardin, un professeur est entouré de quelques étudiants qui dessinent. J'aurais aimé savoir dessiner. Et puis quelques touristes qui passent, qui font attention à ne pas glisser dans les marches. Il faut faire attention à ne pas glisser dans les marches, autrement des petites taches d'encre apparaissent sur le corps.

Et s'étalent.

C'est l'été surtout, le problème. J'aimais mettre des robes légères et décolletées dans lesquelles on est entouré d'un nuage de fraîcheur, je m'en souviens, des étés chez mes parents, sous les arbres. Il y avait des nappes et du vin. Des rires qui tintaient. Tout est renversé désormais, la nappe et l'été – ne reste qu'une tache de vin rouge sur ces années. Je ne regrette pas d'être venu à Paris pour lui, il le devait. Il y avait ses parents qui étaient malades. J'ai moins vu les miens, je me suis occupé des siens, et puis il y avait le travail. C'était mieux Paris pour son travail, pour les relations. Et puis on n'est rien si on n'est pas à Paris, tu comprends ? J'avais compris.

Je n'ai pas envie de rentrer. Je traîne encore un peu dans le jardin. Là-bas il y a un couple qui s'embrasse, ils ont l'air jeune. Ils ont l'air gonflé de désir. Je les suis.

La première fois qu'Arthur a levé la main sur moi, comme pour attraper la lumière au plafond, la première fois qu'il a fait cette nuit sur mon visage, je me suis laissé faire. Je me suis sentie me laisser faire. Je n'ai rien dit. Je me suis coiffée, je suis allée me coucher. J'ai préféré cette nuit-là reconfortante, à la sienne terrible; j'ai préféré les bras de la nuit aux poings de la sienne, j'ai préféré m'y blottir que d'affronter celle qu'il avait créée.

Le lendemain je suis partie. J'ai dormi pendant une semaine dans un hôtel de Montrouge, seule à pleurer, puis je suis revenue. Il ne faut pas revenir. Mais c'était chez moi. Nulle part ailleurs. Mon centre de gravité était là, dans cet appartement, contre lui. Contre son corps. Alors je suis revenue, parce que c'était normal de revenir. C'était dans l'ordre des choses. Il s'était excusé. Et tout a repris comme si rien ne s'était passé. J'ai

essayé d'oublier sa nuit, je crois que lui aussi a essayé. C'était mieux de faire semblant qu'il ne s'était rien passé.

Elle s'écarte de lui et revient dans ses bras avec ce petit empressement des débuts d'histoire, ce petit enthousiasme, cette joie dégoulinante; elle le relâche plus loin, il lui met un bras à la taille, elle s'accroche à lui; ils s'écartent pour laisser passer un vieil homme. Ils font leur début, au milieu des passants du Luxembourg, des chaises qui se remplissent, des statues-toujours-les-mêmes. Autour de la fontaine. Leur histoire est aussi éphémère que ce jardin-là, ce midi-là, elle peut finir demain : rien ne les lie. Il n'y a que le décor qui est le même.

Nous étions avec mes parents, en vacances. Nous avons pris une petite location à côté de leur maison secondaire. Je n'étais pas allée me baigner, j'avais gardé mes habits sur la plage. Mes parents ne m'ont pas demandé pourquoi.

Le lendemain nous rentrions à Paris. Il avait conduit les quatre premières heures la nuit, j'avais terminé la dernière heure de voyage, pendant qu'il se reposait sur la banquette arrière. J'ai imaginé souvent, depuis, que ce voyage ne finisse pas.

J'ai rêvé des sorties de routes.

Toi et moi.

Dans le miroir de la chambre, tachés d'argent, en face duquel parfois il me prend, j'observe mes taches d'encre se mélanger à celles du miroir. Rien ne m'a plus habituée que de les observer souvent. J'ai fini par intégrer leur présence. Son omniprésence.

Sur mon corps.

Sur mon esprit.

Les revêtir, c'est mentir; je mens depuis si longtemps. Les gens ne comprendraient pas. Je n'ai pas envie que les gens comprennent. Il me dit qu'il m'aime. Il ne me le dit jamais. Il ne me le dit qu'après.

Il le marque à l'encre bleue.

L'auteur

Robin Guilbaud est étudiant en Lettres à la Sorbonne.

En 2020 et 2021, il publie quelques textes dans des revues de poésie contemporaine.

Son poème *Modèle (Gauguin)* reçoit le prix de la Présidence de la Sorbonne en 2021.